

Quelle place pour la culture dans l'espace public ?

L'art et les artistes occupent-ils une place toujours plus importante dans l'espace public ? Oui, si l'on tient compte du mouvement massif et généralisé des arts de la rue et des événements urbains. Non, si l'on considère que les artistes sont toujours plus excentrés au profit du commerce et de la finance.

Avant, on savait plus ou moins que c'était une ville de 15 000 habitants si on l'avait apprise dans la liste des préfectures en CM2. Aujourd'hui, Aurillac fait partie de la carte du monde», remarque Philippe Chaudoir, professeur à l'Institut d'urbanisme de Lyon. En effet, grâce à leur festival de rue, des villes moyennes – Aurillac, Chalon-sur-Saône, Sotteville-lès-Rouen, Châlons-en-Champagne... – ont acquis une notoriété internationale en une ou deux décennies et ont vu leur centre-ville être investi par des artistes du bitume qui en ont modifié la perception que pouvaient en avoir les habitants. «Les artistes qui sont venus dans la rue ont fait admettre l'idée que les espaces étaient ouverts, explique Jean-Marie Songy, directeur du festival d'Aurillac. Les places ont retrouvé leurs fonctionnalités d'agora, d'espace central qui réunit, qui rassemble. Les grandes épopées urbaines de ces vingt dernières années ont succédé

DANIEL POURBET

à la tradition carnavalesque qui, hormis Dunkerque, a disparu. La grande différence vient du fait que les artistes de rue ont appréhendé la ville comme un grand plateau de théâtre, ils l'ont manipulée, joué sur ses circulations et ses fonctions, redessiné le décor urbain.»

Calais, Nantes, Le Havre, Amiens ont aussi connu ces transgressions artistiques urbaines, par l'empreinte laissée tous les deux ou trois ans par les Géants de Royal de Luxe. Mesurant l'impact considérable de ces rendez-vous massifs et populaires, de plus en plus de villes initient des événements urbains éphémères : les Nuits Blanches à Paris, la Folle Journée de Nantes, le Marathon des mots à Toulouse, la Fête des Lumières à Lyon, etc. «Certains Nantais pensent que les Allumés existent encore, observe Jean Blaise, son initiateur. Il ne faut pas dévaloriser ces grands événements. Ils agissent sur l'inconscient collectif, marquent de façon considérable l'identité d'une ville mais aussi son degré de tolérance.» Pascal Le Brun-Cordier, professeur associé à l'Université Paris-I Panthéon-Sorbonne et responsable du Master Projets culturels dans l'espace public, rejoint cette analyse : «Pour des milliers de Nantais, la place Saint-Pierre est à jamais marquée par la présence de la fusée qui s'est fichée dans le bitume le 19 mai 2005 au matin ! Le fantôme du Géant, de la Girafe et de l'Eléphant erre à jamais dans les rues de Nantes, Calais, Le Havre... Même pour ceux qui en ont simplement entendu parler ! Mais la rémanence des gestes discrets, des infiltrations moins spectaculaires est tout aussi forte. Les habitants de Saint-Martory (31) ne voient sans doute plus la Garonne de la même manière depuis que KMK est allé y écrire un épisode de son Roman Fleuve.»

Un Master «Projets culturels dans l'espace public»

Pendant de la FAI AR, la formation artistique initiée il y a deux ans par Michel Crespin, le Master Projets culturels dans l'espace public créé cette année par Pascal Le Brun-Cordier à l'Université Paris-I Panthéon-Sorbonne est le premier du genre dans le domaine de l'administration et de la production. Son objectif est de former des professionnels capables de développer une analyse critique des relations entre arts et territoires et d'accompagner des projets dans l'espace public. Il vise aussi à préparer au concours de la fonction publique territoriale. Fabrice Lextraît, Maud Le Floc'h, Philippe Chaudoir, Philippe Barthélémy ou encore José Rubio font partie de la vingtaine d'intervenants professionnels. ●

Rens. : <http://masterpcep.over-blog.com>



«Tout dépend de la façon dont les événements sont ancrés dans le territoire avec les populations, tempère Philippe Chaudoir. Je pense que certains, comme Lille 2004, produisent des effets d'image dans des logiques de compétition interurbaines et sont de l'ordre du placage. C'est différent d'un long travail sur la durée dans une ville comme le fait Royal de Luxe ou le défilé de la Biennale de la danse à Lyon qui œuvre en profondeur dans les quartiers auprès de 400 000 personnes. Il s'agit d'un grand rituel d'agglomération qui s'inscrit dans les mémoires. Dans ce cas, les artistes ont une fonction de cohésion sociale et de ciment de l'identité collective.» Quand ce n'est pas tout simplement un rôle animatoire : «Avec le retour en force du tramway, les artistes ont été convoqués pour en faire un habillage promotionnel afin de faire accepter leur installation et les nuisances provoquées auprès des populations», poursuit-il. Collectivités locales, commerces ou entreprises ont en effet su tirer à profit la capacité d'improvisation des artistes de rue pour servir leur cause.

Mission Repérages : artistes et élus face à face

Quelles qu'en soient les raisons, c'est incontestable : les artistes n'ont jamais été aussi nombreux et appelés aussi souvent dans la ville. Mais quelle place leur est-elle réservée en dehors des événements ponctuels ? Leur regard et leur point de vue sont-ils pris en compte dans les projets urbanistiques ? C'est une autre histoire... «L'enquête sur les nouveaux territoires de l'art⁽¹⁾ l'a démontré : les artistes sont relogés dans des espaces où la pression foncière est faible, commente Philippe Chaudoir. Je ne vois pas aujourd'hui une collectivité territoriale loger les artistes en centre-ville avec l'accélération du phénomène de gentrification⁽²⁾.» Des propos confortés par Pascal Le Brun-Cordier : «En France, face au mouvement de centrifugation des centres-ville, les collectivités territoriales semblent impuissantes. Et il est vrai que les ateliers d'artistes se développent plutôt dans les banlieues. Mais il y a des exceptions : la friche RVI dans le 3^e arrondissement de Lyon, la Générale dans le 19^e à Paris, La Belle de Mai à Marseille... ne sont pas excentrés.» Avant d'ajouter : «Nombre de centres-ville de pays riches sont des milk shake arty toujours plus surprenants. Début mai à Manhattan, Apple a ouvert une boutique constituée d'un simple cube transparent. Le fameux City Walk d'Universal Studio à Los Angeles est une scénographie urbaine pop époustouflante. Ici et là, le commerce et la finance ont fait alliance avec l'art. Mais si l'on refuse de réduire l'art à cette dimension décorative et animatoire, on constatera que rares sont les villes qui invitent les artistes à travailler leur centre, voire à travailler en leur centre. Même Paris,



FRANÇOIS SERVAU

qui possède pourtant une Direction de l'art dans la ville et soutient quelques projets stimulants (la coopérative De rue et de cirque, Paris Quartier d'Été, ou la programmation initiée à l'occasion de la fin des travaux du boulevard Magenta...), semble avoir des difficultés à donner une place et des moyens au «Pôle d'Imagination Urbaine» porté par quinze artistes installés à La Forge de Belleville.⁽³⁾

Quant à l'attention réservée aux artistes dans les définitions de projets urbains, elle est pour le moins parcimonieuse. «J'ai remarqué que beaucoup d'élus ont une marge de manœuvre de plus en plus restreinte face au pouvoir administratif et technique interne qui a tendance à brider les approches originales et à normativer les propositions dans des cadres réglementaires et sécuritaires», explique Maud Le Floch, spécialiste du sujet à travers ses différentes fonctions⁽⁴⁾ et son initiative Mission Repérages, l'une des expériences les plus singulières de ces dernières années. «L'idée fut de provoquer une relation intime et personnelle entre un élu et un artiste, à l'abri des médias et des témoins et sans qu'il y ait une commande entre eux pour échapper au rapport habituel entre l'artiste et le prince. Pendant vingt-quatre heures, l'un et l'autre se promènent à leur gré dans la ville pour confronter leur regard. Cela a donné lieu à des échanges extraordinaires⁽⁵⁾. Comme lorsque François Delarozière a modifié la vision que Pierre Bernard-Reymond avait de Gap, la ville dont il est maire, en lui faisant un tour d'avion pour avoir une vue aérienne. Depuis, il a associé un artiste dans le cahier des charges de la construction de l'espace culturel. Ce n'est pas un hasard. Le cinéaste Frédéric Compain a mis l'accent sur la circulation

dans la ville d'Aubagne, notamment dans sa relation avec la ville-centre, Marseille. Depuis, Magali Giovannangeli, première adjointe déléguée à la politique de la ville et à l'urbanisme, a loué des bus pour permettre aux habitants de parcourir autrement la ville. Cela ne donne bien sûr pas systématiquement des résultats concrets mais nous pensons que ces rencontres peuvent modifier profondément le regard que l'élu porte sur les artistes. Et vice versa...»

Même si l'on tend à chasser les artistes par la porte de la pression foncière, ils auront toujours tendance à revenir d'une manière ou d'une autre par la fenêtre. Et à prendre place au cœur de

la ville pour la questionner. Des circassiens aux danseurs, des artistes de rue aux slameurs... ■ ÉRIC FOURREAU

(1) Par Fabrice Lextrait, Nouveaux territoires de l'art, Éditions Sujet/Objet, 298 pages, 19 euros.

(2) La gentrification, appelée aussi embourgeoisement, est le processus par lequel le profil sociologique et social d'un quartier se transforme au profit d'une couche sociale supérieure.

(3) Un «Appel d'Air pour les Arts dans la Ville à Paris» a été lancé par le collectif en mai (www.ilest5h.org).

(4) Conseillère artistique de la Coopérative 2Rue 2Cirque à Paris et du Pôle des arts urbains à Tours.

(5) Ils seront restitués dans un livre à paraître à l'automne aux éditions de l'Entretemps.

«Estuaire», le nouveau projet de Jean Blaise

Initiateur des mythiques «Allumés» à Nantes dans les années 90, directeur artistique de la première Nuit Blanche à Paris, Jean Blaise se lance dans une nouvelle aventure dans l'espace public, sans conteste la plus importante de sa carrière : «Estuaire». L'événement se déroulera en juin, juillet et août 2007 sur l'embouchure de soixante kilomètres reliant Nantes à Saint-Nazaire. Avec les «Machines» de François Delarozière (dont la première sera justement inaugurée à cette occasion), il s'agit de l'un des événements artistiques d'envergure portés par la métropole Nantes-Saint-Nazaire. «Il nous a été demandé de créer du symbole sur ce territoire qui offre des émotions très diverses puisque nous passons des zones portuaires à de vastes espaces naturels. Je passe commande à des artistes qui doivent créer des œuvres totalement adaptées au territoire. La seule contrainte consiste à ce que nous puissions les voir du fleuve et d'au moins une des deux rives.» Disposant d'un confortable budget de sept millions d'euros (Daniel Buren sera la tête d'affiche), Jean Blaise se donne pour objectif de s'adresser à un public qu'il ne rencontre pas habituellement : «Pour toucher les 90 % des personnes qui ne fréquentent pas les théâtres et les centres d'art, nous devons aller à leur rencontre et donc, dans l'espace public. Cela s'accompagne de produits touristiques – voyages en bateau, retour en TER – afin de leur faciliter la démarche.» ●



PHIL JOURNE